Nº 3 ET 4 MARS—AVRIL 1914

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1914

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1914. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 3 et 4. Mars—Avril. 1914.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 MARS 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Sinko présente son travail: *„De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato“*.

M. Piotr Bieńkowski présente son travail: *„La frise du monument de Paul-Émile à Delphes“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 19 février 1914.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Leon Sternbach présente son travail: *„Contributions à l'étude des mythes du rossignol et de l'hirondelle“*. I-re partie.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*La poétique des poètes du moyen âge en Pologne*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Pigoń: „*Le symbole de la »Dame-Soleil« dans la poésie de Słowacki*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission philologique du 28 mars 1914.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 MARS 1914.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jan Ptaśnik: „*Études sur la noblesse polonaise d'origine bourgeoise ou étrangère*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: „*Les »proclamations« de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: „*La maison d'Abdank*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Władysław Semkowicz: „*La maison de Powała*“.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1914.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. Oswald Balzer présente un compte-rendu de l'ouvrage de M. Leopold Charles Goetz, professeur à l'Université de Bonn: „*Das russische Recht*“. (Русская Правда), Stuttgart 1910—1913, 4 vol. (pp. 312 + 282 + 488 + 238).

Le Secrétaire présente le travail de M. Antoni Kostanecki: „*Les idées sociales de J. J. Rousseau*“.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 22 stycznia 1914.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoir de l'Art en Pologne de 22 janvier 1914).***

M. Thadée Szydłowski donne lecture de la seconde partie de son mémoire sur „La restauration de l'autel de Notre-Dame de 1866 à 1870“.

Ce qu'il y a de moins bien conservé, de moins authentique dans l'autel actuel est certainement la polychromie. Vers le milieu du XVII-ième siècle l'ancienne polychromie de Wit Stwosz subit d'irréparables atteintes. On repeignit alors, et d'une manière très maladroite, la carnation des visages et les parties coloriées des vêtements. La „rénovation“ de 1795 vint encore ajouter à ces dégats. Enfin la restauration effectuée entre 1866 et 1870 ne réussit pas à recréer l'état primitif, c'est-à-dire à découvrir et à restituer les teintes d'autrefois, à redonner à l'ensemble le caractère antique. On s'obstina dans la funeste erreur de donner à l'autel un éclat nouveau, d'effacer toute trace de détérioration et d'antiquité. Et c'est ainsi qu'on refit un bon quart des dorures, qu'on repolit entièrement la dorure de l'autel, qu'on y enleva cette agréable patine, si douce à l'oeil du connaisseur et de l'amateur. On repeignit non seulement les parties ornamentales et constructives, mais encore les draperies des figures, les parties architectoniques des bas-reliefs. Ce „renouvellement“ exécuté sans soin, sans exactitude, sans scrupule, d'une manière fort éloignée de la délicatesse primitive, fit disparaître une quantité des plus fins détails du dessin et détruisit les nuances des teintes.

Par bonheur on laissa intacts les intérieurs et les paysages qui sur les ailes de l'autel constituent le fond sur lequel se détachent les compositions figurales; dans les restaurations précédentes

on les avait aussi respectés, de sorte qu'ils nous sont parvenus à l'état d'authenticité la plus certaine, quoique fort palis et à peine perceptibles. A l'origine, ils jouaient un rôle considérable dans l'ensemble. et cette partie décorative-picturale était le complément indispensable de la sculpture. Aujourd'hui que la peinture est en partie invisible, en partie mal restaurée, la polychromie de l'autel a perdu le caractère que lui avait donné Stwosz et sa valeur propre pour l'effet artistique de l'oeuvre. Car, ainsi que le démontre l'analyse artistique, c'est Stwosz lui-même qui fut l'auteur des parties peintes de ses sculptures. Cette constation permettrait de poser des conclusions très importantes en ce qui concerne la genèse de l'art de ce maître, et d'en chercher les sources dans les ateliers de peintres qui furent en rapports étroits avec l'art sculptural auquel nous devons le magnifique autel de l'église Notre-Dame.

Dans la discussion qui suit cette communication prennent la parole M. M. Cercha, Muczkowski, Ptaśnik, Wyczyński, Tomkowicz et le rapporteur.

M. Stanislas Swierz donne lecture d'une note sur: »Quelques objets d'art inconnus du trésor royal au Wawel, actuelle ment au Musée des Princes Czartoryski à Cracovie«.

Ces objets sont parvenus au Musée — ou plutôt au Temple de la Sibylle à Puławy — en partie offerts par Thadée Czacki, lequel en qualité de dernier inspecteur du trésor les avait sauvés en 1792, en partie acquis par la princesse Isabelle Fleming-Czartoryska qui avait pu se les procurer à Cracovie, après l'occupation de cette ville par les Autrichiens. Ils sont de différents genres. Dans la note qu'il présente et qui n'est que la première partie d'un travail beaucoup plus étendu sur ce sujet, l'auteur décrit les objets appartenant à la série des armes et armures et il communique les photographies des pièces qu'il est parvenu à découvrir. Ce sont: une masse d'armes de la fin du XV-ème siècle, en forme dite „de régiment“, une autre masse d'armes du XVI-ème siècle, ornée du blason royal et portée par le roi, un sabre médiéval, la lame d'un glaive béni, don de Grégoire XIII à Etienne Batory, une pertuisane renaissance, portée par les gardes à la cour des Jagellons. L'auteur signale en outre trois armures provenant du trésor royal et qui se trouvaient au Temple de la Sibylle à Puławy, et décrit ensuite un objet qui se rattache indirectement au trésor, l'épée de Sigismond-Auguste, prise au trésor par le roi Stanislas-Auguste, et

offerte au Temple de la Sibylle par le prince Joseph Poniatowski. Les inventaires du trésor royal du XVII-ème et du XVIII-ème siècle contiennent des descriptions plus ou moins exactes de ces objets.

Il est procédé en fin de séance à l'élection du Président et du Vice-Président de la Commision pour l'année 1914: MM. Stanislas Tomkowicz et le comte Georges Mycielski sont élus.

---

6. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 19 lutego 1914** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'Art en Pologne du 19 Février 1914).***

M. le Chanoine Joseph Rokoszny donne lecture de son mémoire sur: „Les peintures murales du moyen âge à la cathédrale de Sandomir".

En 1887 un tableau suspendu dans le choeur de la cathédrale en tombant mit au jour d'anciennes peintures. On procéda au nettoyage des parois et on constata que les murs, entre les nervures des voûtes, étaient entièrement couverts de peintures. On trouva ainsi six tableaux; chacun des deux étages inférieurs en possède deux, et, au dessus, un de chaque côté. Les tableaux du bas ne sont plus visibles que dans leur partie supérieure. Les deux qui sont en haut réprésentent, l'un la Cène, l'autre la Trahison de Judas. Sur un troisième panneau, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; sur un quatrième, l'ascension de Notre-Seigneur, composée de deux parties: en bas, la Sainte-Vierge avec deux anges et les douze apôtres, en haut, Jésus-Christ entouré d'une quadruple auréole soutenue par deux anges. L'ouvrage est exécuté alla tempera avec contours gravés dans le stuc d'après des cartons; cependant certains détails ont sans doute été peints à la colle. Les teintes sont en général sombres, opaques; les visages portent une expression sévère; les attitudes sont calmes, presque dépourvues de mouvement. Tout indique une provenance orientale byzantine. Les inscriptions sont partie en grec, partie en latin ou en slave. Długosz dans sa biographie de Jagiełło nous apprend que ce prince fit orner la cathédrale de Sandomir de peintures dans le goût grec. Cependant dans les Comptes de Hinczko (1388—1420) il n'en est fait aucune mention. Ces fresques recouvrent tout le choeur ainsi que les voûtes. Elles ont été fort

détériorées à plusieurs reprises: en 1448 la foudre, et surtout un grand incendie en 1656 leur furent funestes. En 1647 on suspendit au mur une grande toile, et la voûte fut peinte en 1714 dans le style baroque. Vers 1825 tout l'intérieur de la cathédrale fut blanchi à la chaux. En 1913, grâce aux soins de Mgr. Ryx, M. M. Frycz et Talaga entreprirent et menèrent à bonne fin le grattage des murs et la restauration des antiques peintures murales.

Ce mémoire, illustré de projections photographiques donne lieu a une longue et vive discussion à laquelle prennent part MM. Tomkowicz, Chmiel, Mycielski, Turczyński, St. Cercha et Rubczyński.

M. Léonard Lepszy soumet à la Commission son travail sur „La couronne récemment découverte et offerte au trésor de la cathédrale au Wawel".

Il y a trois ans on a déterré dans une localité du Royaume de Pologne une couronne, un casque et une lance. Ces objets furent remis au trésor de la cathédrale de Cracovie, au Wawel, en présence de Mgr. Nowak et de plusieurs personnes appelées comme témoins. Le nom de la localité où ces objets furent découverts serait d'un poids décisif pour la détermination des personnages à qui l'on doit ce précieux héritage. Mais en considération de la sécurité de ceux qui ont fait cette trouvaille, on est forcé de le taire pendant trente ans; c'est-a-dire qu'il ne sera possible de le publier qu'en 1941. La découverte eut lieu au pied d'un tilleul de plusieurs dizaines d' années, de telle sorte qu'on est autorisé à affirmer que le trésor fut enfoui dans la première moitié du XIX-ème siècle. Vu la discrétion imposée sur les particularités de cette découverte, on doit se borner à en donner une description sommaire et un compte rendu succint de l'examen de ces objets. Ils portent tous les trois le caractère du XIV-ème siècle. Le casque à visière et la lance sont en fer, rongés de rouille et souillés de terre. La couronne, perle de ce trésor, est en cuivre légèrement additionné d'argent, tout entière recouverte d'une claire patine de vert-de-gris. Soumis à la pierre de touche le métal de cette couronne brille comme de l'or pur, et elle avait sans doute cet éclat quand elle ornait le front royal. Le contour du casque au front est de 65 cent.; celui de la couronne 61 cent. A l'intérieur de celle-ci il y avait une calotte, ainsi qu'en témoignent des trous servant à la fixer. Par la nature même des choses, le casque devait être rembourré, afin de ne pas blesser le crâne. Le casque est

un heaume avec nasal et avec une coupure du côté du visage, d'une forme qui rappelle celle du casque faisant partie de la collection milanaise Poldi-Pezzoli reproduit dans l'ouvrage de W. Boeheim: Handbuch der Waffenkunde (Leipzig 1890. p. 34). La couronne se compose de quatre fleurons de lys et de boucles séparées par des tiges métalliques dont les bouts sont développés en trois feuilles, le fil de fer passe par les charnières des anneaux mobiles qu'il rattache.

Sur le bandeau frontal nous voyons, disposée dans le système axuel, une ornementation en pierres précieuses, imitations d'émeraudes, de saphirs, de cristaux de roches. Les plus grandes pierres sont à facettes, c'est-à-dire taillées de biais en surfaces planes; il y en a d'ovales; une d'elles est en pyramide. Les plus petites sont des cabochons. Comme on croit généralement que l'art de tailler les pierres précieuses en polygones géométriques ne remonte pas au delà de la Renaissance, on serait tenté d'attribuer au XV-ème siècle l'exécution de notre couronne. Mais comme la forme des objets découverts accuse une époque plus ancienne, M. Lepszy se réserve d'étudier si la taille des pierres molles dites tchèques n'a pas précédé celle des pierres précieuses beaucoup plus dures, et ce n'est que lorsque ses recherches sur ce point auront été achevées qu'il sera en mesure de déterminer l'époque et la personne du propriétaire de cette couronne qu'il faut classer, pense-t-il, parmi les couronnes hommagiales.

À la discussion qui suit cette lecture prennent part M. M. Krzyżanowski, Tomkowicz, Demetrykiewicz, Mycielski, Ptaśnik, Tiel, Komornicki, Warchałowski et Lepszy.

---

7. THADDAEUS SINKO, ***De Cypriano Martyre a Gregorio Nazianzeno laudato.***

Mit Th. Zahn, dessen Beweisführung bestätigt wird, hält der Verfasser für den Gegenstand der or. 24 M. den berühmtem Bischof von Karthago, auf den bei der Gelegenheit der Einführung seines Feiertages (schon vor Gregors Rede) in Konstantinopel die ältere lokale Legende von dem gleichnamigen Magus aus Antiochien übertragen wurde und der auf diese Weise zum Bischof und Märtyrer avancierte. Bei der Untersuchung der Angaben Gregors, die sich

ohne Zweifel auf den Karthager beziehen (c. 14—16), stellt sich heraus, daß trotz mancher Berührung mit der noch vorhandenen Korrespondenz Cyprians, deren Kenntnis Gregor dem hl. Hieronymus verdanken konnte, der Inhaltsbericht über jene Briefe (c. 15) eine Fiktion des Redners ist und alle Motive früheren Reden Gregors (or. 15. 7. 19) verdankt. Ebenso fiktiv ist Gregors Katalog der Schriften Cyprians (c. 13 extr.). Seine triadologischen gegen die Arrianer und Sabellianer gerichteten Schriften sind hieher aus dem Katalog der wirklichen Schriften des Athanasius (or. 21, c. 13 med.) übertragen worden, und in den „Lebensbeschreibungen der Männer“ findet man Anklänge an Athanasius' Vita Antonii. — Aus der erhaltenen Poenitenz (Metanoja) des Magiers hat Gregor mehr übernommen, als Zahn annahm, und die gleichfalls erhaltene Πρᾶξις τοῦ ἁγίου Κυπριανοῦ καὶ τῆς ἁγίας Ἰουστίνης stimmt in der Auswahl und Nachfolge der Begebenheiten mit Gregors Bericht so überein, daß des Redners Notiz, er habe eine Einzelheit von irgend jemand gehört, nicht gegen, sondern für die direkte Benützung jener Πρᾶξις spricht. Gregor ist in der Anführnng von Tatsachen sehr karg. Auf 32 Druckzeilen des 9-ten Kapitels sind nur 3 der Erzählung gewidmet, die übrigen 29 enthalten nur rhetorischen Ballast. Dasselbe Verhältnis finden wir in den beiden folgenden Kapiteln. Diese Kompositionsweise findet darin ihre Erklärung, daß Gregor nach eigenem Geständnis sehr wenig Zeit gehabt habe, seine Rede vorzubereiten. Sie ist vielmehr für eine Improvisation zu halten. Mit diesem Charakter stimmt sehr gut die Tatsache überein, daß sowohl die Einleitung (c. 2 — 5) wie der Schluß der Rede aus lauter Reminiszenzen bestehen. Der Verfasser hofft, in nächster Zeit solche Reminiszenzen für chronologische, textkritische u. andere Zwecke (z. B. für die Festellung, daß eine Rede improvisiert ist) verwerten zu können.

---

8. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. **Zawołania szlachty polskiej jako hasła bojowe.** ***(Les „proclamations“ de la noblesse polonaise considérées comme cris de guerre).***

Le mémoire dont nous allons donner le résumé est la continuation des études comparatives de l'auteur sur la genèse des armes de la noblesse polonaise du moyen âge. Après avoir examiné le rapport que présentaient les blasons avec les plus anciens signes des sceaux, l'auteur passe aujourd'hui à une seconde partie intégrale des armes polonaises: les cris d'armes ou cris de guerre. Il a déjà consacré à ce sujet quelques remarques dans son travail: „Uwagi metodyczno-krytyczne nad pochodzeniem i rozsiedleniem rycerstwa polskiego wieków średnich“ (Études critiques et méthodiques sur l'origine et la répartition de la noblesse polonaise au moyen âge), présenté à la séance du 10 juillet 1911 de la Classe d' histoire et de philosophie de l'Académie des sciences, travail dans lequel il passe en revue les résultats des recherches effectuées jusqu'à ce jour sur la classification et l'antiquité des „proclamations“. Aujourd'hui, après avoir élargi le champ de ses études par voie de comparaison, l'auteur est amené à compléter ses remarques antérieures et à en rectifier plusieurs. Si en effet il y a deux catégories de „proclamations“ absolument incontestables: celles qui concernent les personnes et celles qui ont trait aux lieux, un troisième groupe, celui qui, d'après l'opinion antérieure de l'auteur, comprend les devises, ne peut plus être maintenu. Il est indispensable de modifier ce point de vue en ce sens que, 1-o, les „proclamations“ n'ont rien de commun avec les devises de l'Europe occidentale; 2-o, l'acception „proclamations de combat“ limitée précédemment par l'auteur à un groupe assez restreint de cris signalés par lui, tels que: *Biją w łeb* = on casse la tête, *Wali uszy* = frappe les oreilles, *Orzy*, *orzy* = laboure, laboure (avec le glaive) ou bien *Do-Łęga* = au Łęg (lieu), *Na pole* = au champ, *Na górę* = montez, doit être étendue à toutes les „proclamations“ en général de la noblesse polonaise, lesquelles par destination sont avant tout des cris de guerre.

On est conduit à cette conclusion, non seulement par le rapport étroit qui rattache la „proclamation“ au signe éminemment militaire qu' est le blason, mais surtout par la comparaison avec les analogies que nous présente l'Occident.

La théorie de l'art militaire médiéval, dont les principes étaient empruntés au fameux ouvrage de Végèce „De re militari“ (IV-ème siècle après J. C.) distinguait trois sortes de signes militaires: 1) *signum vocale sive clamor*, le cri d'armes; 2) *signum semivocale*, c'est-à-dire donné au moyen de la corne ou de la trompette; 3) *signum mutum sive visibile, ut vexillum et signum, quod in vexillo est* c'est-à-dire les étendards [1]).

Le cri de guerre (*clamor bellicus*, *cridatio*, *proclamatio*, *Schlacht-rūf)* était un mot servant à s'encourager mutuellement dans le combat, à se reconnaître, à se retrouver dans la mêlée, et, en cas de dispersion, à se rejoindre autour de l'étendard commun. Connu chez tous les peuples et à toutes les époques, en Pologne il est déjà mentionné par Thietmar sous Boleslas-le-Vaillant (en 1015: *clamor ternis mugitibus attollitur*). Au moyen âge il prend certaines formes déterminées qu'il est indispensable d'examiner minutieusement, si l'on veut se rendre un compte exact du caractère et de la signification des „proclamations“ de la noblesse polonaise.

Comme dans les pays de l'Occident nous rencontrons en Pologne deux sortes de cris: le „*commune signum*“ (cri général) à l'usage de l'armée tout entière, et les „cris particuliers“ à chacun des contingents constituant cette armée.

Le cri général était tantôt symbolique (*victoria, palma*, *potestas, virtus*, *Deus nobiscum*, chez les Français: *Montjoie*, chez les Normands: *Dieu ayde = Deus adjuva*), tantôt il exprimait le nom du roi ou du chef, ou bien encore de la capitale du pays. Pendant les guerres civiles qui déchirèrent la Pologne à la mort de Louis de Hongrie, les partisans de Marie, fille aînée de ce prince, prirent ce prénom comme cri de guerre. A la bataille de Grunwald, on choisit deux cris, un pour chaque aile de l'armée polono-lithuanienne: *Kraków* i *Wilno* (Cracovie et Vilna). En Occident, lorsque l'armée était composée de soldats originaires de deux peuples alliés, on adoptait aussi deux cris généraux. C'est ainsi qu'à la bataille de Montlie (1369) les Espagnols et les Français, combattant sous le même drapeau contre les Anglais, eurent deux cris différents: tandis que les premiers clamaient le nom de leur roi Henri, les seconds criaient le nom de leur grand capitaine Du Guesclin. De même au

[1]) Tractatus de arte bellandi (XII-ème siècle).

camp d'Ottokar II, dans les champs de la Moravie, retentissaient les deux cris, *Prague* et *Budweis.*

Conjointement à ces cris pour une armée entière, les différentes bannières militaires avaient aussi leurs cris particuliers. D'après les recherches faites en Occident, il y avait sous ce rapport une certaine différence entre ce qui avait lieu en Allemagne et ce qui était pratiqué dans les autres pays de l'Occident et en Pologne. En France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, naquirent des cris de guerre, des cris d'armes [1]) qui rappellent les nôtres d'une manière frappante, non seulement en ce qui touche à leur type extérieur. mais encore à leur essence même et à leur caractère constitutif. Il ont de commun avec les cris polonais que, 1-o, ils sont attachés à certaines armoiries et communs à toutes les familles d'un même blason, 2-o, ils sont héréditaires. Par contre, en Allemagne (de même qu'en Bohême) ces cris ne parvinrent pas à se fixer, à se transmettre en héritage, mais furent imposés par les circonstances [2]), sous l'influence, semble-t-il, de la théorie fort répandue en Allemagne et exprimée dans le traité anonyme „De arte bellandi", à savoir: *signa (vocalia) in diversis proeliis variari oportet, ne hostes ex usu signum agnoscant et inter nostros versentur impune.* Sans nous arrêter plus longuement à l'examen de ce phénomène, nous allons nous borner à comparer les cris polonais à ceux des pays de l'extrême Occident.

Tout d'abord, comme nous l'avons dit plus haut, ici et là ces cris sont étroitement rattachés au blason. En Pologne, cris et blasons se rapportent au clan. Chaque blason a son cri approprié, quelques-uns même en ont deux et davantage. Toutes les familles du même blason, tous les membres d'un clan à blason commun ont le même cri commun, qui se transmet héréditairement de génération en génération. Il en est ainsi en Occident quant au cri d'armes, au cri de guerre. Gilles de Bonnier, héraut français, du commencement du XV-ème siècle, constate qu'en Picardie „*tous ceulx qui portent fretté crient „Saucourt" et tous ceulx qui portent le rouge crient „Hengest"* etc. Les cris de guerre français (anglais

[1]) Watteville O: Le cris de guerre chez les différents peuples; Champeaux J. Devises, cris de guerre, légendes, dictions.

[2]) Dielitz: Die Wahl- und Denksprüche, Feldgeschrei, Losungen, Schlacht- und Volksrufe.

et hollandais aussi) sont donc, de même que les nôtres, rattachés à certains blasons, embrassent tout le cycle des nobles d'un même blason, et dans chaque famille sont héréditaires. C'est ainsi par exemple que le cri „*Wallincourt*“ est celui des maisons de *Beauvoir*, de *Boucy*, de *Bouverie*, de *Desmaizières*, d'*Haspres*, de *Haucourt*, d'*Hengot*, de *Marchiennes*, de *Mauroy*, de *Messancouture*, de *Montigny*, de *Picard*, de *Somaing* et de *Wallincourt*. Ces familles ne sont pas groupées dans la même contrée, mais bien, comme chez nous, sont dispersées dans tout le nord de la France, en Picardie, en Flandre, dans l'Artois, le Cambrésis et en Normandie, alors que le berceau des Wallincourt qui ont donné naissance à ce cri est le Cambrésis.

L'analogie entre les types des cris de guerre occidentaux et nos „proclamations“ donne lieu à de fort curieuses remarques. Presque tous les types de „proclamations“ polonaises se retrouvent dans les cris de guerre de l'Occident; avec toutefois cette différence que les „proclamations“ polonaises sont en général plus simples, formées de moins de mots que les cris de guerre de l'Occident, qui très souvent ont deux ou trois termes, fait tout exceptionnel en Pologne.

Au premier plan se placent les cris du type topographique qui sont les plus nombreux. Les uns sont formés des noms des pays (comtés, duchés) d'où est originaire la chevallerie faisant usage de ce cri. C'est ainsi que beaucoup de familles du Brabant emploient le cri „*Brabant*“, de Flandre „*Flandre*“, de même qu'en Pologne la terre Pałuki donna naissance au cri de la famille qui avait son berceau dans cette terre. De là les quelques familles habitant ce territoire faisaient usage du même cri „*Pałuki*“.

Le second groupe de cris de guerre topographiques dérive des castels (qui plus tard devinrent des villes) tels que *Chartres*, *Boulogne*, *Tournay*, *Gand*. Il en fut de même en Pologne où la noblesse établie aux environs des grands castels et sans doute chargée de les défendre, adopta leur nom comme cri de guerre: *Rawa*, *Przeginia*, *Strzegomia*, *Biała*. Remarquons le cri exceptionnellement caractéristique de „*Do-Liwa*“ = à Liw employé par un clan établi aux environs du castel Liw en Masovie, cri qu'il faut ranger dans ce groupe.

Le troisième groupe de cris topographiques profère le nom du domaine héréditaire d'où prend son origine le seigneur banneret.

Ce nom de domaine est d'ordinaire au nominatif singulier, par exemple: *Le Chariol*, *Coucy*, *Bégorre*, *Gavre*. Au même type appartiennent les cris polonais: *Odrowąż*, *Gozdawa*, *Janina*, *Brzezina* etc. Les seigneurs de Łęg en Masovie, ainsi que leur parenté crient: „*Do-Łęga!*" = au Łęg!; ceux de Wałowice „*Do-Wała!*" = Au Wał!, de même que les seigneurs français de Créqui emploient: „*A Créqui!*"; ceux de Gléon: „*Au sieur de Gléon!*", etc. Ce caractère s'affirme surtout dans le cri où le nom de la localité est répété. C'est ainsi qu'il est spécifié dans une de nos chroniques que le cri „*Do Raja! Do Raja!*" = Au paradis! Au paradis! s'énonce „*duplici modo*", tout comme en Écosse le cri des seigneurs de Home: „*A Home! A Home!*" et celui des seigneurs de la Navarre: „*Bégorre! Bégorre!*".

Sur la limite des cris topographiques et des cris à noms de personnes se placent ceux où apparaît un nom de famille: *de Chateaubriand*, *de Mailly*, *d'Enghien*. Ces derniers, eux aussi, ont pour origine des noms de lieux, et peuvent être comparés à nos appellations en-*ski*, lesquelles font aussi fonction parfois de cri de guerre: Skrzyński, Czyrmeński, Karniowski, Kębłowski.

Par contre, les cris formés de prénoms et de surnoms, cris qui comprennent plus que la moitié des clameurs usitées parmi la noblesse polonaise, sont inconnus dans les pays de l'Occident.

Mais il y a quelques cris polonais qui ont leurs similaires en Occident.

Ce sont les cris dits de blason, cris formés par le nom des pièces des armoiries, tels que, en Pologne: *Łabędź* = le cygne, *Stary koń* = le vieux cheval, *Wężyk* = le serpenteau, *Lis* = le renard, à quoi correspondent les cris français: *La tournelle*, *Les corbeaux*, *Les barres*, etc., d'après les blasons.

Nos cris symboliques, tels que: *Świeboda* = Liberté, *Prawda* = Vérité, *Ostoja* = Refuge, *Pokora* = Humilité, sont analogues à *Liberté*, *Justice*, *Prudence*, *Valeur*, *Victoire*. Le cri français „*Bonne Nouvelle*" rappelle notre „*Nowina*" = Nouvelle.

L'antique invocation normande „*Dieu ayde!*" (*Deus adjuva!*) adoptée comme cri de guerre par nombre de familles normandes, bretonnes et anglaises a son équivalent dans notre „*Boże Zdarz*! *(Zdarz Bóg!)*" = Dieu donne! et dans le cri ruthène de la famille Kornicz: „*Błogosław Hospody!*" = Dieu bénisse! Quelques familles celtiques de la Bretagne et du Pays de Galles employaient le cri: „*Youl Doué!*" c'est-à-dire „Volonté de Dieu", cri dont faisait aussi

usage une branche de la famille Lubicz en Masovie: *Boża Wola.* Il est peut-être à propos de citer ici le cri *Po-Bóg*, primitivement *Po Bodze* = *Dla Boga* = Pour Dieu.

Mais les analogies les plus frappantes, les plus curieuses, nous sont fournies par ce qu'on appelait les cris d'exhortation. Y appartiennent d' abord les antiques cris des tribus celtiques: *Pring! Pring!* correspondant exactement à l'ancien cri des Rugiens: *Rani! Rani!*= blesse! blesse! Quelques autres cris de combat, tels que: *Hache! Hache! Casse sa tête! Battons et abattons! Frappez fort! Haut la lance!* etc., ont chez nous des analogues impératifs, tels que: *Orzy! orzy!* = laboure! laboure! (avec le glaive), *Zerwi-kaptur* = enlève le chaperon!, *Wali uszy!* = frappe les oreilles! *Po trzy na gałąż!* = par trois à la branche! Les Français criaient: *Hardi!* — les Polonais: *Bujno* et *Łebno*; les Français: *A défence! Au brui! Au guet! Au feu, au feu!* — les Polonais: *Na pole!* = au champ! *Na górę!* = montez!, *Na wilki!* = aux loups!, *Na gody!* = aux festins!

Les analogies, disons même l'identité que nous venons de faire ressortir entre une multitude de cris de la noblesse polonaise et ceux de la noblesse de l'Occident de l'Europe — analogies, identité concernant l'essence elle-même (hérédité, connexion avec le blason) non moins que le type extérieur, sont tellement évidentes, éclatantes, qu'on serait tenté de rechercher ici des influences immédiates. Cependant l'auteur ne pense pas qu'on puisse mettre en rapport direct ces phénomènes, mais croit qu'il faut chercher une base qui leur soit commune. Les „proclamations“ polonaises, comme les cris de guerre de l'Occident, sont par excellence guerrières, ce qu'il importe de bien préciser, car quelques-uns de nos historiens (Małecki, Ig. Zakrzewski) ont introduit un autre élément qu'ils ont déclaré essentiel, pour déterminer le caractère et l'époque de ces cris. Ils ont prétendu en effet qu'ils étaient à l'origine des noms de familles, noms remontant aux temps préhistoriques et servant à spécifier, à distinguer chaque famille, à en affirmer l'existence individuelle. Quant au terme „proclamation“, Małecki l'explique par le fait que (encore au XV-ème siècle) les hommes des domaines seigneuriaux, en cas d'alarme, se ralliaient par le nom du seigneur.

L'auteur ne nie pas qu'il soit possible que nos vieilles familles nobles aient eu certains noms communs, par lesquels elles se distinguaient des autres: il pense pourtant qu'il ne faut pas confondre ces noms avec les „proclamations“ qui, en tant que cris de

guerre, sont d'une formation plus récente, et ne se manifestent qu'à l'apparition des bannières seigneuriales, ce qui d'après l'auteur, eut lieu au XIII-ème siècle. A l'origine, seuls les clans puissants et nombreux étaient autorisés à remplir le service militaire sous leurs propres bannières; par la suite ce droit échoit aussi aux autres familles admises dans la noblesse qui se distingnent les unes des autres en prenant des blasons auxquels se rattachaient des „proclamations" en qualité de cris de guerre. Et de même que les signes de reconnaissance privée fournirent un contingent considérable à la formation des blasons, les anciens noms de familles fournirent des thèmes pour créer des cris de guerre qui du reste avaient aussi d'autres sources, parmi lesquelles il faut compter les influences étrangères, même fort lointaines, comme celles de la France qui se firent sentir tout particulièrement au XVI-ème siècle, alors que la Pologne entretenait d'étroites relations avec la maison d'Anjou. Les clans qui s'étaient considérablement multipliés (tels que les Lis, les Jastrzębiec) et qui pouvaient mettre sur pied plusieurs bannières, avaient plusieurs cris, de caractère tactique avant tout, ce qui nous est confirmé par le fait que certains chevaliers appartenant à ces familles emploient tantôt une „proclamation", tantôt une autre, selon la bannière à laquelle ils appartiennent à un moment donné. La création de ces corps séparés dans le cercle d'un même clan, corps ayant leurs cris particuliers, a pu avec le temps amener la formation d'unités de clans séparés, surtout dans les cas où l'on introduisait des modifications dans le blason, soit par suppression, soit par adjonction de quelque pièce. C'est de cette manière que de *Lubicz* (nom d'un blason polonais) est sorti *Boża Wola*; de *Jastrzębiec* — *Lubrza*; de *Drużyna* — *Śreniawa*, etc. Fort souvent un cimier commun est la marque de l'ancienne communauté d'armoiries et d'origine du clan.

Il arrive pourtant qu'un chevalier fournissant ses preuves de noblesse donne parfois, non la „proclamation" rattachée à son propre blason, mais une autre appartenant à un blason qui n'est pas le sien. Un noble au blason *Jastrzębiec* s'attribue la „proclamation" *Trzaska*, un autre *Jastrzębiec* prend la „proclamation" *Nagody*, tandis que d'autre part la „proclamation" *Zarazy*, propre aux familles *Jastrzębiec* est adoptée par un *Strzemieńczyk*, un *Pilawita* (du blason *Strzemię*, *Pilawa*); un chevalier au blason *Ossorya* a pour „proclamation" *Czewoja*, tandis qu'un *Protwicz* a *Nałęcz*, etc. L'auteur croit que ce ne sont pas ici de simples erreurs, mais le résultat

de la disposition du statut de Wiślica en vertu de laquelle tout gentilhomme devait combattre „*sub certo vexillo electo*“. Par conséquent les chevaliers fixés loin du lieu d'origine de leur maison se rangeaient sous des bannières étrangères et adoptaient aussi des „proclamations“ étrangères, tout en conservant leur blason de famille, réminiscence de leur origine. L'auteur cite plusieurs témoignages de ce fait, témoignages puisés aux sources concernant l'époque de la Grande guerre (1410). Ce fait même explique nombre de problèmes héraldiques. tels que les variantes du blason „*Prus*“; il explique aussi l'introduction de quelques familles dans d'autres familles plus considérables.

Cet élément extrafamilial n'avait cependant aucune influence sur le caractère uniforme de la bannière dont le fond restait toujours familial. C'est même ce caractère strictement familial qui, de l'avis de l'auteur, distingue notre système banneret de ceux de l'Occident. Dans ces derniers pays la communauté du blason, celle du cri de guerre, reposent sur d'autres éléments constitutifs; les hommes d'armoirie commune, de même cri de guerre, ne sont pas, comme en Pologne, du même clan; la vassalité seule les rattache à leur suzerain. C'est par là que s'explique l'absence en Occident de cris formés de noms de fondateurs de clans seigneuriaux, ou bien de surnoms d'un type éminemment familial (tels que *Mądrostki* = hommes d'esprit, *Pierzchały* = fuyards, etc.) qui constituent la majorité des „proclamations“ polonaises. En Occident, l'institution des cris de guerre héréditaires et rattachés aux armoiries s'est développée sur le terrain de la vassalité. Les vassaux (ministériaux) portaient le blason de leur seigneur-chef et se ralliaient par son cri de guerre autour de sa bannière. L'hérédité des services et du fief y rattaché entraînait chez cette noblesse vassale l'hérédité des blasons et, en même temps, la communauté d'armoiries dans des familles qui n'avaient aucun lien de parenté; elle entraînait encore à l'extrême Occident la communauté de cri.

En Pologne, c'est sur la base du clan que s'établirent des rapports analogues; c'est sur la famille que se fonda la formation de troupes du système de la bannière („*chorągiew*“). Les chevaliers du même blason appartiennent à la même maison noble; ils sont les descendants du même ancêtre; quant à la communauté de „proclamation“ elle était rattachée plutôt à la communauté de bannière qu'à celle de famille, car en dehors des membres d'une même mai-

son, la bannière pouvait embrasser à un moment donné des membres de familles étrangères, ayant adopté le cri de guerre de cette bannière. En outre, dans les bannières seigneuriales polonaises on voyait des chevaliers servants, les „*panosze*“. Le „*panosza*“ est à l'égard du seigneur-chef dans un rapport qui correspond en quelque mesure à la situation des „ministeriales“ de l'Occident. Ces „*panosze*“ n'ont pas leurs propres armes, mais portent celles de leur maître et emploient son cri de guerre.

L'auteur attire l'attention sur la classe de guerriers appelés „*włodyki*“ qui „*carent clenodio et proclamatione*“ et pense que le passage concernant le *włodyka* „*de clenodio Jeleń*“, de même que celui où il est parlé des paysans „*cmetones de armis Czarny*, *Jeleń et Ogniwo*“ peut être interprété en ce sens que ces blasons étaient ceux de leurs seigneurs.

En Pologne les serviteurs ne formaient point une classe de noblesse inférieure, comme cela avait lieu en Occident et en Bohème, où les „*włodyka*“ ont un blason commun avec les familles nobles voisines; mais l'auteur pense que, grâce au système banneret, beaucoup d'éléments non nobles s'introduisirent dans la noblesse à blason. A l'appui de cette opinion il cite un propos fort curieux du XVI-ème siècle, concernant la noblesse de Masovie, où l'institution des „*włodyki*“ s'était tout particulièrement répandue. On disait par exemple des familles „*Jastrzębiec*“, que parmi eux les véritables „*Jastrzębiec*“ sont rares, mais qu'ils ont été autorisés à prendre ce blason par le droit de guerre, à titre d'hommes d'armes servant sous cette bannière.

---

9. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. **Ród Abdanków**. ***(Das Geschlecht Abdank).***

Nach der von Długosz in seinem Werke „Klejnoty rycerstwa polskiego“ überlieferten Tradition war der Urahn des Geschlechtes der Abdanks ein gewisser Skubek. Der Verfasser nimmt an, daß wir es hier mit einer Entstellung des Namens Skarbek zu tun haben (möglicherweise ist diese Form in der Kórniker Handschrift eine falsche Lesart statt Skrbek), also mit einem Deminutivum von Skarbimir, dem Geschlechtsnamen der Abdanks. Die Tradition bezeichnet als einen Skarbek auch Michael von Góra, den Stifter des Benediktinerklosters in Lubiń (um 1070), welcher auch als die erste

historische, im Lubiner Nekrolog sowie im Liber fraternitatis dieses Klosters urkundlich beglaubigte Gestalt des Geschlechtes zu betrachten ist. Das letztere, aus dem XII. Jh. stammende Buch liefert uns auch wertvolle Beiträge zur Geschichte des Geschlechtes der Stifter und Wohltäter des Lubiner Konvents. An der Spitze derselben finden wir unmittelbar nach den Namen der Fürsten Boleslaus und Wladislaw acht Abdanks aus dem Anfang des XII. Jhs, darunter zwei Skarbimir, einen Jaszczołd (Jascotel), Przedwój, Heinrich (fälschlich Herincus statt Henricus), Kaderich (Caderic), Michael und Pakosław. Dem erstgenannten Namen begegnen wir in der Folgezeit im Geschlecht Abdank in Form von Cadrich, Cedrich, Cedericus, Scadricus, Scedricus, Stedrichus, was der polnischen form Cedrzyk, Szczedrzyk entspricht. In ähnlicher Weise, wie Ceder, Cader aus Theodor entstanden ist, geht Cederic und Caderic auf Theodorich (Thidricus) zurück, welch letzterer Form wir in der Geschichte der Abdanks noch im XV. Jh. (vgl. Theodoryk von Buczacz) begegnen. Hingegen ist Jaszczołd (Jascotel, Jascoldus, Ascoldus) als assimilierte Form des germanischen Askold (ähnlich wie Jabłczyk aus Alberich) aufzufassen.

Diese unverkennbar germanischen und normannischen Namen weisen uns nach Norden hin und geben einen wertvollen Fingerzeig für unsere Forschung über die Geschlechtsproklame Abdank. Die älteste Namensform lautet Audank; der Stamm dieses Wortes ist aud (auda, audr) und bedeutet im Altnordischen „Schatz, Reichtum"; es entspricht mithin der nordische Audank vollkommen dem polnischen Skarbek. In den skandinavischen Sagas finden wir sehr oft Namen wie Auda, Audun, Audon, und das altdeutsche Wörterbuch von Förstemann zählt eine ganze Reihe von germanischen Ortsnamen mit dem Stamm aud- auf, darunter auch Auding und Audangaue (Odangaue). Die Annahme also, daß die uralte Proklame Audank sowie die Namen Askold und Teodoryk für die normannische Herkunft des Geschlechtes Skarbek sprechen, wird man nicht ohne weiteres von der Hand weisen können. Auch fehlt es nicht an anderweitigen Anhaltspunkten, welche ebenfalls diese Annahme stützen, besonders der Geschlechtsname Michael, welcher sich, da der heilige Drachenüberwinder dieses Namens bei den Normannen in außerordentlich hohem Ansehen stand, auch großer Beliebtheit erfreute, ferner der Umstand, daß die Geschlechtstradition der Abdanks ihren Protoplasten mit der Sage von dem

Waweldrachen in Verbindung bringt. Hinsichtlich der Zeit und des Ortes, wann und von wo die normannischen Abdanks nach Polen gekommen sein können, weist der Verfasser auf Jomsburg hin, welche Ortschaft an der Wende des X. uud XI. Jhs zur Zeit Mieszkos I. und Boleslaus des Tapferen in innigen Beziehungen zu Polen stand. In unmitelbarer Nähe von Jomsburg lag die alte Burg Lubin, und es ist wohl möglich, daß die Abdanks diesen Namen nach ihrer neuen Heimat verpflanzt haben. Dieses bereits oben erwähnte Benediktiner-Lubiń ist in der Tat der älteste Sitz (in der zweiten Hälfte des XI. Jhs) des Geschlechtes, das sich in der Folgezeit um den Ort herum dicht ansiedelte und sich in dieser Gegend bis in sehr späte Zeit verfolgen läßt. Den Mittelpunkt dieser Gegend bildete die Burg Krzywiń, in deren Nähe die heute verschwundene Ansiedelung Skarbno lag; der Name derselben scheint auf einen Gründer Skarbek hinzuweisen, vielleicht sogar jenen Auda den Urahnen des Geschlechtes.

Indem der Verfasser den Stammbaum der Abdanks im Mittelalter zurückverfolgt, stellt er fest, daß sie sich bereits in der zweiten Hälfte des XII. Jhs in sechs Linien verzweigt hat.

1. Die großpolnische Linie, welche von Dobiesław (um die Mitte des XII. Jhs) abstammt, zerfällt in zwei stark verzweigte Äste, von denen sich einer in der Gegend von Lubiń, der andere in der Gegend des nicht weit davon gelegenen Dupin angesiedelt haben.

2. Die schlesische Linie, deren Urahn Pakosław ist (1149), finden wir in der Nähe von Breslau. Schon im Laufe des XII. Jhs wird diese Linie deutsch und der am Beginn des XIV. Jhs lebende Breslauer Kanonicus Vitus aus dem Geschlecht der Abdanks wurde von dem deutschen Teil des Domkapitels als Gegenkandidat des Polen Lutko Wierusz (1319) zum Bischof von Breslau gewählt. Dieser Linie entstammt auch das schlesische Geschlecht der Pakosz, welche sich später Pakisz (Bakisz) schrieben, die ererbte Proklame Abdank aufgaben und in ihr Wappenzeichen die Gemse aufnahmen. Zu den schlesischen Abdanks gehören auch die Jenkwicz (Ankwicz) und deren Abzweigung die Posadowskis.

3. Der Protoplast der kujawisch-pommerischen Linie ist Heinrich, Wojewode von Kujawien, aus dem Ende des XII. Jhs, und sein Sohn ist wahrscheinlich Wilk (Lupus), Kastellan von Kruszwica aus der Zeit Konrads von Masowien (1212—1216).

4. Die Linie von Łęczyca-Sieradz stammt von dem gegen das

Ende des XII. Jhs. lebenden Comes Martin und dessen Sohn Lasota ab.

5. Ein Mitglied der masowischen Linie war Wilk (Lupus), Bischof von Płock, aus dem Ende des XII. Jhs, doch beginnt die Reihe der masowischen Abdanks erst mit Pakosław, dem Richter Konrads von Masovien, welcher wahrscheinlich mit Pakosław von Żyromin identisch ist.

6. Stark verzweigt ist auch die kleinpolnische Linie, in welcher der überaus zahlreiche Zweig der Pakosławicze stark in den Vordergrund tritt.

Wenn wir die territorielle Verbreitung der Abdanks ins Auge fassen, machen wir recht eigenartige Beobachtungen. Ihre Besitzungen erstrecken sich von dem Ursitz in Lubiń in Großpolen bis nach Schlesien gegen Breslau hin. Eine zweite Kettenreihe ihrer Besitzungen beginnt bei Krakau (Lasota-Hügel, Zabawa), zieht sich am linken Ufer der Weichsel hin zu dem uralten Sitz Szkalmierz (Skarbimirz), tritt bei Sandomir auf das rechte Ufer über (Ocice, Machów), erstreckt sich von da weiter gegen Radom, gelangt nach Masowien (Główczyn Kozietuły, Góra bei Jeżów) und in weiterer Folge über das Łęczycer Gebiet und Kujawien wieder nach Pommern hinüber. So schließt sich der Ring, welcher fast alle Gebiete des alten Polen umspannt, und wir finden hier Punkte, die sich schon im XII. Jh. nachweislich im Besitz dieses Geschlechtes befinden. Wir dürfen in dieser Besiedelung eine planmäßige Aktion der Piasten erblicken und sehen, daß es sich ihnen wahrscheinlich darum handelte, die einzelnen Gebiete mit einem solchen Siedelungsringe zu umschließen.

Das Wappenzeichen der Abdanks hat ursprünglich die Gestalt eines umgekehrten M, das nach des Verfassers Ansicht sich auf den Namen Michael, den Gründer von Lubin, oder überhaupt den Patron dieses Geschlechtes zurückführen läßt. Wir begegnen diesem Zeichen schon am Beginn des XII. Jhs gleichzeitig bei zwei Linien dieses Geschlechtes, der kujawischen und der kleinpolnischen, nämlich auf dem Siegel des Lupus, des Kastellans von Kruszwica, und dem Pakosławs des Alteren. Das erstere verdient auch noch deshalb Beachtung, weil sich zu beiden Seiten des M noch die Buchstaben A und L finden; zweifellos bezieht sich L auf den Namen Lupus, dagegen scheint A auf die Proklame Abdank hinzuweisen. Noch in dem Wappen Heinrich's, Bischofs von Kulm (1292—1301), kommt das Geschlechtszeichen in der Gestalt des Buchsta-

bens M vor, später jedoch, im XIV. und XV. Jh., begegnen wir es immer in umgekehrter Form eines W.

---

10. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ. Ród Powałów. *(Das Geschlecht Powała).*

Der Verfasser macht aufmerksam, daß sich im Geschlecht der Powała's die Namen: Sasin, Gedko, Olt, Wojsław (Wojszyk), Trojan sehr häufig wiederholen. Bei manchen Familien, welche dieses Wappen führen, wurden diese Namen zu Beinamen. Außerdem lassen sich vielfach im Besitze der Powała's Ortschaften mit Namensableitungen wie Trojanów, Oltowo, Giedczyce, Wojcza u. drgl. nachweisen. Der Verfasser folgt nun den Spuren dieser Personen- und Ortsnamen, und es gelingt ihm, das Geschlecht bis in den Ausgang des XI. Jhs zurückzuverfolgen. Es stellt sich dabei heraus, daß dieses Rittergeschlecht, eines der mächtigsten in Polen zur Zeit der Piasten, bislang nicht als solches, sondern nur in seinen einzelnen Vertretern bekannt war: wir kannten bisher nur Namen wie Wojsław, Trojan, Gedko, Żyro, Wydżga, Sasin, Olt.

Der urkundlich nachweisbare älteste Vertreter dieses Geschlechtes ist Wojsław, Wladislaw Hermanns Truchseß, Boleslaus des Schiefmund Ziehvater, Besitzer zahlreicher, bei Płock und in Kujawien gelegener Güter. Von diesen wurde ein Teil von seiner Witwe Dobiechna zur Stiftung der Marienkirche in der Vorstadt von Płock bestimmt, und diese den Canonici regulares überlassen. Die Söhne des Wojsław, u. zw. Janusz und Trojan, statteten das Kloster der Canonici regulares in Trzemeszno aus. Söhne des Janusz sind wahrscheinlich: Żyro, Johann und Sasin (Vater des Bischofs von Płock Gedko, gest. um 1223), Söhne des Trojan dagegen: Gedko, Bischof von Krakau (gest. 1186). Wojsław und Trojan.

Von den genannten verdient besondere Beachtung Żyro, Wojewode von Masowien, der in der zweiten Hälfte des XII. Jhs lebte, Besitzer zahlreicher Güter in Preußen bei Kulm und in Masowien, Schwiegervater des Fürsten von Pommern. Die großväterliche Stiftung in Płock stattete er weiter aus, und diese wurde *quoad spiritualia* der Kirche zu Halle unterstellt. Der Verfasser weist darauf hin, daß die *ecclesia hallensis* ebenfalls ein Kloster der Canonici regulares (in Novum Opus bei Halle) war und im J. 1116 von dem Magdeburger

Bischof Adalgot gegründet wurde. Diese Beziehungen zu dem Kloster von Novum Opus dürften ein gewisses Licht auf die Herkunft des in Rede stehenden Geschlechtes werfen, da die hier vorkommenden Namen wie Olt, Gedko (aus Gedeon), Wydżga (aus Wittigo), Trojan und vor allem Sasin auf germanischen Ursprung hinweisen. Besonders charakterisisch ist der letztgenannte Name, denn Sasin bezeichnet gerade so wie analoge Bildungen: Węgrzyn, Prusin, Wołoszyn, soviel wie: aus Sachsen gebürtig. Auch finden wir diesen Namen noch in einem anderen alten Geschlecht (bei den Prawdzic), das seine Sitze in unmittelbarer Nähe von Płock hat und deren Tradition auch an die Mutter des Zbigniew, die Konkubine Wladislaw Hermanns anknüpft. Wenn wir beachten, daß Gallus Wojsław als Blutsverwandten (consanguineus) des Sieciech, des mächtigen Majordomus dieses Fürsten bezeichnet, und erfahren, daß dieser Fürst seinen Sitz nach Płock, also in die Gegend verlegt, wo die Powała's und die Prawdzic ihre zahlreichsten Besitzungen haben, so gewinnen wir recht viele Anhaltspunkte für die Annahme, daß alle drei Geschlechter eine am Hofe Wladislaw Hermanns einflußreiche und mächtige Partei bildeten. An der Spitze der Gegenpartei stand Magnus, Herr von Breslau, auf dessen Namen der Ortsname des am linken Ufer der Weichsel liegenden Magnuszewo zurückgeht (dagegen lag Sieciechowo rechts, einige Meilen oberhalb). Nun kam dieses Magnuszewo mit dem ganzen dazu gehörigen Güterkomplex in den Besitz des Geschlechtes der Powała's (vielleicht schon im XII. Jh.

Der Urahn des Geschlechtes Powała dürfte Wydżga (Wittigo) gewesen sein, den wir im Gefolge der polnischen Herren Boleslaus des Kühnen in Meißen im J. 1071 begegnen. Der damals dort ebenfalls anwesende geistliche Herr Cetto (vielleicht paläographisch auch Getco) ist unstreitig Gedko, also wahrscheinlich auch ein Mitglied des Geschlechtes.

Die Powała's besaßen schon im XII. Jh. zahlreiche, in Polen weit zerstreute Güter, und wir können dieselben von Schlesien und dem Krakauer Gebiet bis nach Preußen und Masowien verfolgen. Die Einzelheiten der Verbreitung einiger alter Familien dieses Geschlechtes veranschaulicht der Verfasser auf skizzierten Siedelungskarten.

11.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire)*, tome XIV, 8-o, 355 p.

Lilientalowa Regina. »Święta żydowskie w przeszłości i teraźniejszości. Część II«. *(Les fêtes juives anciennes et actuelles. II-ème partie)*, 8 o, 111 p.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Kamieniecki Witold. »Rozwój własności na Litwie w dobie przed I statutem«. *(L'évolution de la propriété immobilière avant la promulgation du premier Code Lithuanien)*, 8-o, 104 p.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków. 1914. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego. pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Lipca 1914